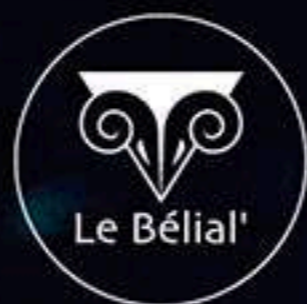


NANCY
KRESS

DANSES
AÉRIENNES



Nancy Kress

Danses aériennes

Ouvrage proposé par Ellen Herzfeld & Dominique Martel
traduit par Pierre-Paul Durastanti & Thomas Bauduret



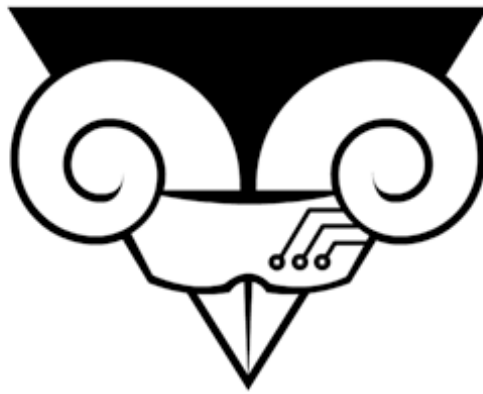
coédition
le Béal' & Quarante-Deux



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.

Certaines plateformes de vente de livres numériques ajoutent systématiquement des DRM à nos livres contre notre avis. Si vous avez acheté ce livre avec DRM, il est inutile de nous contacter car nous ne pourrions pas vous aider, mais la loi vous permet d'en obtenir le remboursement sous sept jours.



e-Bérial'

© 1990, 1993, 1995, 1997, 2000, 2004, 2007, 2012, 2013 & 2014, Nancy Kress

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Pierre-Paul Durastanti et Thomas Bauduret

© 2017, le Bérial' (Saint-Mammès) & Quarante-Deux (Aulnay-sous-bois)
pour la présente coédition

Illustration de couverture © 2017, Aurélien Police

Collection « Quarante-Deux » dirigée par Ellen Herzfeld & Dominique Martel

ISBN : 978-2-84344-818-8

Parution : novembre 2017
Version : 1.0 — 13/11/2017

- *Le Sauveur* (2000, inédit)
- *Touchdown* (1990, inédit)
- *Évolution* (1995, *Privés de futur, 24 récits de polar SF*, le Béliat', 2000)
- *Fin de partie* (2007, *Utopiales 2012*, ActuSF, traduction inédite)
- *Shiva dans l'ombre* (2004, inédit)
- *À la mode, à la mode* (1997, inédit)
- *Le Bien commun* (2014, inédit)
- *On va y arriver* (2012, inédit)
- *Un* (2013, inédit)
- *Trottoir à 12h10* (2014, inédit)
- *Danse aérienne* (1993, le Béliat'/Orion, 1997 – nouvelle lauréate du prix des lecteurs de la revue *Asimov's Science Fiction* et Ozone 1998, catégorie meilleure nouvelle étrangère)

En guise d'avertissement

On se gardera de considérer le présent recueil comme reprenant le meilleur de son auteur, l'exercice étant en général périlleux, fortement sujet à caution et finalement assez peu intéressant. Qu'on y voie simplement une facette de son œuvre, « onze vues de Nancy Kress », en quelque sorte, un cocktail qui laisse la porte ouverte à d'autres volumes potentiels et qui suggère surtout qu'il y a bien d'autres textes qui n'attendent que la traduction. Comme pour Greg Egan en son temps, au sein de notre catalogue, il s'agit aussi ici de rattraper un retard et de proposer au lecteur francophone des nouvelles qu'il aurait dû pouvoir lire depuis bien longtemps.

Le Sauveur

traduit de l'anglais par Pierre-Paul Durastanti

I. 2007

L'ARRIVEE DE L'OBJET ne surprit personne ; l'attention du monde entier précéda, accompagna et suivit son atterrissage.

L'appareil — s'il s'agissait bien d'un appareil — avait été repéré un samedi matin d'octobre par le télescope spatial Hubble alors qu'il se trouvait encore au-delà de l'orbite de Mars. Au bout de quelques heures, Houston, Langley et Arecibo connaissaient sa trajectoire ; bientôt, tous les grands observatoires de la planète en savaient autant. La presse apprit la nouvelle à temps pour les journaux du dimanche. L'armée américaine fit évacuer, puis encercla les cinquante kilomètres carrés du Minnesota où il paraissait devoir toucher terre, une zone débordant quelque peu sur l'Ontario, de l'autre côté de la frontière canadienne.

« Ça reste une grande surprise, déclara le docteur Ann Pettie à son collègue Jim Cowell. Je veux dire : on observe et on écoute des décennies durant, on sonde les cieux, on lit les arguments en faveur et à l'encontre de l'existence d'une vie intelligente ailleurs dans l'univers, on désespère face au paradoxe de Fermi...

– Je n'ai jamais désespéré face au paradoxe de Fermi », répliqua Cowell en refermant les pans de son manteau sur son corps émacié. On se gelait à trois heures du matin dans un champ de maïs du nord du Minnesota, et il n'avait pas dormi depuis vingt-quatre heures. Ou davantage. Ce champ, c'était le plus près qu'on leur avait permis, à Ann et lui, de se poster. La distance restait notable, malgré la journée qu'il avait passée au téléphone à tirer en vain toutes les ficelles possibles pour intégrer le Comité de réception. On l'appelait ainsi : le Comité de réception. Ni trop accueillant, ni trop belligérant, ni trop alarmiste, ni trop tout, « jusqu'à ce qu'on sache à quoi s'en tenir ». La phrase était du président des États-Unis, lui aussi exclu du Comité de réception — même si, pour sa part, cela devait relever d'un choix personnel.

« Tu n'as *jamais* désespéré face au paradoxe de Fermi ? reprit Ann. Tu croyais que les extraterrestres finiraient par se montrer, qu'ils attendaient simplement leur heure ?

– Oui », répondit Cowell sans la regarder en face.

Comment s'expliquer ? C'était moins une croyance qu'un désir, moins un désir qu'un besoin ressenti tout au long de sa vie. Très adolescent, et il ne l'aurait pas reconnu sans le froid, l'épuisement, l'exaltation et la terreur, alors qu'il ne pouvait, agglutiné avec d'autres « scientifiques invités » à trois kilomètres du site d'atterrissage, qu'espérer au mieux voir l'objet frôler la cime des arbres durant sa descente.

« Jim, ça semble si... si...

– Il faut bien croire en quelque chose », dit-il d'une voix bourrue, citant un mauvais film récent et bombant le torse pour souligner le trait d'esprit qui fit long feu. Sa compagne continua de le regarder fixement dans la lumière crue des projecteurs jusqu'à ce que quelqu'un lance : « Bitte ? Ein Kaffee, Ann ?

– Hans ! » Elle entama une discussion enjouée avec le docteur Hans Kleinschmidt. En allemand, langue que Jim ne parlait pas. Il connaissait mal Kleinschmidt, croisé dans ces congrès savants inévitables dont le programme incluait une conférence majeure dans une salle comble, dix médiocres présentations peu fréquentées et trois nuits de beuverie pour pallier aux difficultés langagières.

Quelle langue parleraient les extraterrestres ? Auraient-ils appris l'anglais en captant nos émissions de radio et de télé parties se perdre dans l'espace, comme les spécialistes des médias le prédisaient depuis trente-six heures et les écrivains depuis soixante-dix ans ? Bon, ils avaient *bel et bien* choisi de se poser sur la frontière américano-canadienne : ce serait donc peut-être le cas.

Pour l'heure, évidemment, ils n'avaient rien dit du tout. L'objet de forme ovoïde qui fonçait vers la Terre n'avait émis aucun signal.

« Du café. » Ann le lui tendit d'un geste brusque. Kleinschmidt avait apporté un plateau de gobelets en polystyrène d'un des postes de secours installés sur l'orée du champ. Cowell déboucha le sien et le but avec gratitude, sans se soucier du fait qu'il ne prenait pas de sucre en temps normal, ni que le breuvage était tiède. Vive la caféine.

« Encore vingt minutes », annonça-t-on dans son dos.

L'assistance, docile, comprenait surtout des politiciens de seconde zone et des scientifiques. Personne n'essayait de passer derrière la corde que les soldats avaient tendue entre des piquets plantés à la hâte quelques heures plus tôt. Selon Cowell, les spectateurs plus turbulents (la presse, les fans réputés de la conquête spatiale, les patrons non-conformistes doublés de généreux donateurs) étaient rassemblés ailleurs, sous l'œil de beaucoup plus de soldats que ceux affectés à ce champ. Il devait y en avoir davantage pour veiller avec discrétion — du moins, Cowell y comptait-il — sur le Comité de réception réuni quelque part dans un bunker abrité afin d'accueillir les extraterrestres.

Très abrité. Nul n'avait la moindre idée du type de propulsion que leur machine pouvait utiliser ou non. Pour ce qu'on en savait, elle allait raser le Minnesota et l'Ontario.

Il pensait que non.

Hans Kleinschmidt s'était éloigné. Cowell lança soudain à Ann : « Tu n'as jamais contemplé le ciel nocturne en *souhaitant* qu'ils débarquent ? Quand tu étais gamine, voire étudiante en astronomie ? »

Gênée, elle oscilla d'un pied sur l'autre. « Oui, bien sûr. À l'époque. Mais je n'ai jamais pensé... Je n'y avais jamais pensé. Depuis. » Elle haussa les épaules, mais une note dans sa voix poussa Cowell à lui faire face et à la dévisager.

« Mais si. »

Elle répondit de façon détournée. « Jim... il se peut qu'il n'y ait personne à bord.

– Ce sera sans doute le cas. » Il devina que sa voix le trahissait. Moins une croyance qu'un désir, moins un désir qu'un besoin. Alors qu'il avait trente-quatre ans, bordel !

« Là ! » hurla quelqu'un. Toutes les têtes se levèrent pour fouiller avec avidité le ciel limpide, clouté d'étoiles.

Cowell ne voyait rien. Soudain, il distingua un minuscule point lumineux, une simple lueur qui se déplaçait à peine. Sous ses yeux, elle accéléra avant de s'aviver à l'entrée dans l'atmosphère. Il reprit son souffle.

« Bon sang ! Il dévie de sa trajectoire ! » cria quelqu'un à sa gauche, là où un équipement de suivi monté à la diable témoignait d'un effort commun. « Impossible ! » répliqua quelqu'un d'autre sur un ton identique — une impossibilité justifiée par le seul fait que l'objet n'avait jusqu'alors jamais dévié de sa course. Et donc ? Cowell sentit une humeur étrange l'envahir, des mots plus étranges encore lui traverser l'esprit. *Bien sûr. Ils ne me permettraient pas de louper un truc pareil.*

« Un dixième de degré au nord-ouest... non, attendez... »

Son accès d'humeur s'intensifia. Cela venait sans doute de son état de fatigue et de la tension ambiante, mais peu importait. Les événements qui se précipitaient semblaient inévitables. Il ne bougea pas quand Ann s'écria : « Il se pose *ici* ! Courez ! » Tête levée, pendant que les autres s'égaillaient, il observa calmement le ciel, tenant son gobelet en polystyrène à moitié plein de café trop douceâtre.

L'objet, argenté au clair d'étoiles, ralentit, sans relâche, jusqu'à atteindre une vitesse de peut-être cinq kilomètres à l'heure, tandis qu'il descendait à un angle de quarante-cinq degrés. L'atterrissage s'effectua sans à-coup. Pas de vol stationnaire, ni de jets de tuyères, ni de terre brûlée, juste un choc sourd, ténu, quand l'objet toucha le sol, puis un friselis de feuilles de maïs dans le déplacement d'air invisible.

S'approcher de ce vaisseau paraissait tout naturel. Cowell l'atteignit le premier.

Un métal terne, lisse, gris, que l'entrée dans l'atmosphère n'avait pas noirci. Un ovale irrégulier, même s'il n'arrivait pas à établir avec précision où se situait l'anomalie. Aucun bourdonnement, aucun mouvement, aucune activité.

Il tendit la main pour l'effleurer ; elle s'immobilisa à près de trente centimètres de sa surface.

« Jim ! » le héla Ann, tandis qu'une autre voix — celle de Kleinschmidt, sans doute — disait : « Herr Dr Cowell ! » Il passa la main sur ce qu'il percevait au toucher : une paroi invisible, ou un champ de force, englobait l'appareil.

« Bonjour, le vaisseau », murmura-t-il. Par la suite, il se demanderait s'il avait vraiment prononcé ces mots.

« Ne le touche pas ! Attends ! » lança Ann, avant de lui prendre la main pour rompre le contact, abruptement.

Peu importait. Il se tourna vers elle sans la voir et lâcha une phrase dont, comme lors du salut adressé à l'appareil, il se demanderait plus tard s'il l'avait rêvée. « J'ai été élevé dans la religion orthodoxe, tu sais... On espérait la venue du Messie. » Alors les autres les rejoignirent, les rotors des hélicoptères pulsant au-dessus d'eux, les soldats ordonnant à tout le monde de reculer, *j'ai dit de reculer !* Et Cowell se vit poussé dans la foule sans autre choix que de se préparer à attendre que les visiteurs sortent.

« Vous en êtes absolument sûrs ? » demanda le président, un individu enclin aux superlatifs, à ses scientifiques des armées. Il les avait réunis, avec les membres de l'état-major interarmées, le cabinet, le lieutenant-gouverneur du Canada et un assortiment de conseillers, dans la salle du conseil de la Maison-Blanche. Ce groupe siégeait depuis une semaine, depuis l'atterrissage de l'objet. Il faisait meilleur à Washington qu'au Minnesota ; les dahlias et les chrysanthèmes restaient en fleurs sur la pelouse taillée au cordeau. « L'appareil n'a émis aucun signal, d'aucune sorte, à partir du moment où on l'a repéré avec Hubble ? »

Les savants prirent un air embarrassé. C'était là le type de question que seul un non-scientifique s'aventurerait à poser. Avant sa carrière politique, le président était financier.

« Monsieur, nous ne pouvons assurer connaître tous les types de signaux existants ou concevables, ni avoir surveillé l'appareil de façon continue et ininterrompue. Comme vous le...

– Bon, d'accord. Depuis son atterrissage, alors, et depuis que vous avez vos équipements braqués sur lui. Il n'a émis aucun signal radio, sur aucune longueur d'onde ?

– Non, monsieur. Et là, nous sommes catégoriques.

– Pas de signaux lumineux, même dans l'infrarouge ou l'ultraviolet ?

– Non, monsieur le Président.

– Pas de rayons gamma ni aucune radioactivité ?

– Non, monsieur.

– Pas d'effets quantiques ? » Le président surprenait son monde. On l'estimait assez peu cultivé.

« Vous parlez d'intrication quantique et de transport d'informations ? demanda avec prudence le directeur du Laboratoire National de Lawrence Livermore. Évidemment, nous maîtrisons trop mal ce domaine de la physique pour prédire avec certitude ce qui pourra être découvert ou ce qu'une espèce plus avancée que la nôtre pourrait avoir déjà découvert.

– Il pourrait donc y avoir des signaux quantiques émanant constamment de l'appareil, pour ce que vous en savez. »

L'autre écarta les mains, en appelant à l'indulgence de son interlocuteur. « Nous pouvons uniquement monitorer les signaux que nous comprenons, monsieur. »

Le président se tourna vers son conseiller à la sécurité nationale, le général Dayton. « Ce bouclier qui recouvre le vaisseau, vous ne savez pas non plus de quel type de champ il s'agit, et pourquoi rien ne le traverse, hormis la lumière ?

– À part les radiations électromagnétiques dans le spectre de la lumière visible, il nous renvoie tout, en effet, précisa le haut-gradé.

– Donc, impossible d'utiliser le sonar, les rayons X, tout ce qui pourrait nous fournir une image de l'intérieur ? »

Cette fois-ci, Dayton s'abstint de répondre. Le président savait déjà tout cela. Le monde entier le savait. Les esprits scientifiques et militaires les plus avancés de plusieurs pays travaillaient sur l'objet depuis une semaine entière.

« Qu'est-ce que vous me conseillez, en fin de compte ? demanda le chef d'Etat.

– Notre unique recommandation, c'est de poursuivre la surveillance de l'appareil, monsieur. Et d'effectuer tous les préparatifs pour le cas où il modifierait son comportement.

– Autrement dit, "attendre et voir". J'aurais pu prendre cette décision par moi-même, sans vos talents coûteux ! » lança le chef d'Etat, dégoûté. Plusieurs personnes présentes dans la pièce se dirent avec satisfaction que ce président-ci n'occuperait plus son poste que pendant un an et trois mois. Il n'avait aucune chance d'être réélu. L'économie avait trop souffert.

À moins qu'un miracle n'intervienne pour le sauver, bien sûr.

« Bon, retournez à vos labos », conclut le chef d'Etat.

Même s'il avait conscience de commettre une erreur, le directeur de Livermore céda à une impulsion. « La science ne peut pas toujours être le sauveur, monsieur le président.

– À quoi sert-elle, alors ? rétorqua le politicien avec une candeur perplexe qui laissa le scientifique sans voix. Tenez cet appareil à l'œil. Et tâchez d'obtenir de vraies données scientifiques, pour changer. »

LE CHAMP DE FORCE EXTRATERRESTRE
POURRAIT ÊTRE UN CONDENSAT DE BOSE-EINSTEIN,
SELON DES SCIENTIFIQUES DE STANFORD

UN LAURÉAT DU NOBEL RIDICULISE STANFORD

LA COUR D'ÉTAT DU MINNESOTA REJETTE
UNE PLAINTÉ ARGUANT DE LA CONTAMINATION DES
NAPPES PHRÉATIQUES PRÈS DE L'OBJET

LE BOUCLIER SPATIAL PEUT-ÊTRE PÉNÉTRÉ
PAR DES RAYONS COSMIQUES NON DÉTECTÉS,
AFFIRME UN SCIENTIFIQUE FRANÇAIS

LE BUREAU LOCAL DU TOURISME JUGE OBSCÈNES DES
T-SHIRTS DE L'OBJET, INTERDIT LEUR VENTE

UN FIASCO HI-TECH COÛTEUX : UN FLUX
DE NEUTRINOS REBONDIT SUR LE BOUCLIER
Le Congrès va examiner tous les crédits scientifiques
évalués par des pairs

UNE FEMME PRÉTEND ENTENDRE SOUS HYPNOSE
DES VOIX ISSUES DE L'OBJET — DES SAVANTS
DE L'UNIVERSITÉ DE L'OHIO MÈNENT L'ENQUÊTE

LE PRÉSIDENT PERD LES ÉLECTIONS
PAR LA PLUS FORTE MARGE JAMAIS CONSTATÉE

« MES FILS JUMEAUX ENGENDRÉS PAR L'OBJET »,
AFFIRME LA FILLE D'UN SÉNATEUR
QUI REFUSE UN TEST D'ADN
Selon les sondages, 46% des Américains la croient

Jim Cowell, à qui la fille du sénateur n'inspirait que du dédain, devait reconnaître qu'il avait attendu sa vie entière pour voir sa propre croyance irrationnelle avérée. En vain.

« On est presque arrivés, papa, dit Barbara. Ça va ? »

Cowell hocha la tête dans son fauteuil roulant, qu'il freina pour s'accorder au pas de Barbara. Elle respirait fort, ces temps-ci ; perdre un peu de poids lui aurait profité, mais, au fil des ans, il avait appris à éviter le sujet. Non loin devant, la dernière guérite prit forme dans le brouillard. Un soldat, l'air blasé, se pencha par la fenêtre basse, le visage éclairé par la lueur d'un écran holo. « Oui ? »

– Nous avons l'autorisation d'approcher l'objet », déclara Cowell. Il n'avait jamais pu se décider à l'appeler autrement — malgré tous les surnoms dont la presse populaire l'avait affublé au cours des dernières décennies. L'Envahisseur. Le Fiasco tombé du ciel. Le Silence de l'espace.

« Approchez-vous pour le scan rétinien », dit le militaire. Cowell fit rouler son fauteuil jusqu'au lecteur et se pencha. « Parfait, vous pouvez passer. Madame ? Bien, continuez. » Le soldat rentra la tête dans la guérite et l'écran émit un des bruits bizarres accompagnant le dernier jeu holo en vogue.

« Comme s'il connaissait la valeur de ce qu'il surveille ! maugréa Barbara.

– Il la connaît. » Cowell n'avait guère envie de parler avec sa fille. Il l'aimait, oui, mais il aurait préféré venir ici tout seul. Ou avec Sharon, si elle avait encore été en vie. Mais Barbara redoutait qu'il ait une dernière attaque, seul près de l'objet, ce qui était une possibilité réelle, bien sûr. Il n'avait plus beaucoup de temps à vivre, ce qu'ils savaient tous les deux. Le trajet depuis Detroit l'avait vidé du peu d'énergie qu'il lui restait.

Il descendit en fauteuil la route bétonnée. De part et d'autre, le chaume automnal luisait de givre. Il leur fallut presque atteindre l'objet pour qu'il surgisse du brouillard.

Barbara en bafouilla. « Oh ! Il est si différent des images, et même des holos, plus petit, mais plus brillant, aussi, tu ne m'avais jamais dit qu'il serait si brillant, papa, j'imagine que son matériau ne rouille pas. Mais non, bien sûr, l'air ne le fait pas rouiller, hein, le bouclier empêche l'oxydation, et ils n'ont jamais trouvé de quoi il était fait, non plus, hein, bien que je me rappelle un article qui spéculait que... »

Cowell l'ignora de son mieux. Il manœuvra son fauteuil pour se poster au plus près du bouclier avant de plaquer sa main dessus. Toujours rien : pas de bourdonnement, pas de picotement, pas de mouvement. Rien du tout.

La première fois lui revint d'un coup, dans ses moindres détails, revécue plutôt que revue. La fatigue, la tension, le bruissement des feuilles de maïs dans le vent invisible. Le gobelet de café en polystyrène offert par Hans Kleinschmidt chaud dans sa main. Ann Pettie qui criait : *Il se pose ici ! Courez !* Sa propre sensation

d'inévitabilité : *Bien sûr. Ils ne me permettraient pas de louper un truc pareil.*

Et pourtant si. Ils avaient laissé le monde entier louper ce que l'objet devait être. Faire. Représenter. Hans était mort depuis belle lurette, Ann hospitalisée pour son Alzheimer. « *Bonjour, le vaisseau.* » Comme beaucoup d'autres, il avait consacré sa vie à tâcher de percer le Fiasco tombé du ciel.

Cette éternité de frustration lui avait au moins révélé une vérité, songea Cowell. Il n'y avait aucun mystère derrière le mystère, aucun Plan caché, aucun messie extraterrestre venu sauver l'humanité. Il n'y avait que cet objet aveugle, posé dans un champ, que contemplaient une femme d'âge mûr à la voix aigüe et un vieillard mourant. Inutile de chercher plus loin. Lui-même, James Everett Cowell, avait été idiot d'espérer davantage.

« Papa, qu'est-ce qui te prend de sourire comme ça ? S'il te plaît, arrête !

– Ce n'est rien, Barbara.

– Mais tu avais l'air...

– Je te *dis* que ce n'est rien. »

Soudain, l'épuisement le gagna. Il faisait froid ici, sous le ciel gris. L'air charriait une odeur de neige.

« Allons, ma chérie, rentrons. »

Barbara suivit de près le fauteuil de Cowell qui évita de jeter le moindre regard en arrière vers l'objet, silencieux sur la terre en jachère.

Transmission : Il n'y a encore rien ici.

Probabilité actuelle d'occurrence : 67 %

II. 2090

La fille, vêtue d'un pantalon de coton bleu teint à la main et d'un bandeau en peau de loup, lança : « Tam, c'est quoi, ça ? »

Tam Wilkinson s'immobilisa, même si son troupeau de chèvres continua d'avancer. Les bêtes allaient d'un pas lent, broutant le peu d'herbe rèche qu'elles trouvaient sur le sol craquelé. Himmie, sur ses

trois pattes, s'approcha de la chef de troupeau en se dandinant ; Jimmie, l'aveugle, tourna la tête vers l'estropiée bêlante. « De quoi tu parles ? demanda le garçon.

– Là-bas, au nord... non, *là*. »

Il mit sa main en visière, protégeant ses yeux du soleil estival dont une fine pellicule nuageuse n'atténuait guère la chaleur. Midi approchait ; Juli et lui allaient devoir trouver un coin d'ombre pour les chèvres. Sa vision n'était pas des meilleures, mais à force de plisser les paupières, il repéra un reflet de lumière sur quelque chose qui paraissait en argent terni. « Je ne sais pas.

– Allons voir. »

Il la regarda d'un air désolé. Ils s'étaient mariés au printemps, quelques mois plus tôt. Elle était jolie, presque dépourvue de difformités. Dès quatorze ans, elle avait reçu son certificat de fertilité du médecin de Saint Paul. Mais elle avait du mal à se contrôler. De trois ans son aîné, Tam était issu d'une famille restée unie depuis l'Effondrement. Ils n'y étaient pas arrivés en cédant à leurs moindres pulsions.

« Non, Juli. Il faut qu'on trouve de l'ombre aux chèvres.

– Ce pourrait *être* de l'ombre. Ô, ou même une machine avec du bon métal à récupérer !

– Toute la zone est nettoyée depuis longtemps.

– Ils ont pu louper quelque chose. »

Il y réfléchit. Elle pouvait bien avoir raison ; depuis le mariage, Juli et lui menaient leurs chèvres loin des prés habituels. Ceux qui s'aventuraient dans la Grande Friche du Nord pour chercher des pâtures étaient rares. La zone avait subi l'Effondrement de plein fouet ; le sol était contaminé, l'eau stagnante encore pire. Mais l'été très pluvieux avait rendu l'eau courante beaucoup plus sûre que les mares et les lacs ; de toute manière, Tam et Juli adoraient leur solitude. Peut-être qu'il y avait en effet une machine oubliée avec des pièces utilisables par ici, qui datait d'avant l'Effondrement. Quelle belle prise à rapporter chez soi au retour de sa lune de miel !

« S'il te plaît », souffla-t-elle en lui mordillant le lobe de l'oreille. Il se laissa convaincre : il la trouvait trop belle. Dans sa famille à lui, aucune femme n'était aussi jolie, aussi intacte, que Juli. Sa sœur Nan était faible d'esprit, Calie manchote, Jen aveugle et Suze incapable de marcher. Seule Jen était fertile, bien que la ferme Wilkinson ne se situe à proximité ni d'un lac, ni d'une ville. La propriété se trouvait sur la route des vents d'ouest soufflant de Grand Forks. Ou du moins de son ancien emplacement.

Tam et Juli cheminaient d'un pas mesuré, poussant leurs chèvres vers le métal luisant. Un soleil impitoyable brillait de tous ses feux lorsqu'ils atteignirent l'objet inconnu, qui, par bonheur, se dressait à

proximité d'un bouquet d'arbres rabougris dans un vallon minuscule. Tam mena les bêtes à l'ombre. Son œil exercé repéra la présence ancienne d'eau, dont il ne subsistait plus rien. Il leur faudrait repartir dès le début de l'après-midi.

Une fois le troupeau installé, les amoureux se dirigèrent vers l'objet main dans la main. « Ô, dit Juli, c'est un œuf ! Un œuf en métal ! » Tout d'un coup, elle empoigna le bras de Tam. « Tu... tu crois que c'est un pollueur ? »

Il sentit une poussée d'excitation. « Non... Je sais ce que c'est ! Mamie m'en a parlé, avant de mourir !

– Ce n'est pas un pollueur ?

– Non, c'est... bon, personne ne sait de quoi il est fait au juste. Mais il ne présente aucun danger, mon amour. C'est un miracle.

– Un quoi ?

– Un miracle. » Il tenta de ne pas étaler sa connaissance ; Juli acceptait mal les déficiences de sa propre éducation. Il lui apprenait d'ailleurs à lire et écrire. « Un cadeau de Dieu. Il y a très longtemps — des centaines d'années, je crois, avant l'Effondrement, en tout cas —, cet œuf est tombé du ciel. Nul n'a jamais compris pourquoi. Et puis, un jour, une belle princesse l'a touché et elle est tombée enceinte, pour donner naissance à des fils jumeaux.

– Vraiment ? » murmura Juli. Elle courut sur quelques mètres, avant de ralentir avec considération pour éviter de distancer Tam, qui marchait avec peine. « Qu'est-ce qu'il s'est passé, alors ? »

Il haussa les épaules. « Rien, je suppose. L'Effondrement.

– Et cet œuf, il est là depuis ? Viens, mon doux, je veux le voir de près. Il reste là ? Alors que les femmes essaient si fort, qu'on essaie toutes si fort, de tomber enceintes ? »

Le garçon n'appréciait guère ce scepticisme manifeste. L'individu issu d'une famille instruite, c'était lui. « Tu as mal compris. Cette chose-là n'a pas mis toutes les femmes enceintes, juste la princesse. C'était un miracle divin.

– Je croyais qu'avant l'Effondrement, comme tu m'avais dit, aucune femme n'avait besoin d'un miracle pour tomber enceinte, parce qu'il n'y avait de polluants ni dans l'eau ni dans l'air ?

– Oui, mais...

– Donc, si cette princesse est tombée enceinte, où était le miracle ?

– Elle était vierge, espèce de faible d'esprit ! » Au bout d'un moment, il ajouta : « Pardon.

– Je vais voir l'œuf », répondit Juli avec raideur. Cette fois, elle partit en courant, sans l'attendre.

Quand il la rattrapa, elle priait, assise en tailleur, devant l'œuf, plus petit qu'il ne s'y attendait : un ovale quelque peu irrégulier

d'argent terni et de la taille d'une chèvrerie. Le sol alentour chatoyait sous la fournaise. Il n'avait pas toujours fait aussi chaud au Minnesota, lui avait expliqué Mamie de sa voix parcheminée de vieille dame. Tout d'un coup, Tam se demanda à quoi ressemblait cet endroit du temps où l'œuf était tombé du ciel.

Pouvait-il s'agir d'un pollueur ? Apparemment, l'objet ne fabriquait rien et ne comportait aucune pièce en plastique susceptible de se déliter en fragments qui passeraient dans l'air, dans l'eau, dans le vent, dans les organismes. Bien sûr, la possibilité d'un danger subsistait, puisque ces miettes de plastique se révélaient si minuscules qu'on ne les voyait pas. Des « perturbateurs endocriniens », Mamie lui avait appris à les appeler, même s'il ignorait ce que les mots signifiaient. Les médecins à Saint Paul devaient le savoir, eux — à quoi bon, cependant, faute de pouvoir résoudre le problème et de rendre tous les bébés presque intacts comme Juli ?

Assise là, elle dévidait son chapelet avec une telle ferveur qu'elle lui inspira de nouveau de l'irritation. En vérité, elle manquait de stabilité. L'enjouement, la colère, la prière... Mieux vaudrait qu'elle soit plus fiable quand viendraient les bébés. Mais alors elle releva la tête, le regarda de ses yeux du bleu d'un lac, en appela à son savoir supérieur, et il se radoucit.

« Tam... tu crois qu'on a le droit de le prier ? Puisqu'il venait bien de Dieu ?

– Bien sûr, ma douce. Qu'est-ce que tu lui demandes ?

– Des fils jumeaux, comme la princesse en a eu. » Juli se hissa péniblement sur ses pieds. « Je peux le toucher ? »

Un accès de peur le saisit. « Non ! Non, il ne vaut mieux pas. *Moi*, je le touche. » Lorsque naîtraient ces fils jumeaux, ils viendraient de sa semence, pas de celle de l'œuf.

Avec prudence, il tendit une main, qui s'arrêta à trente centimètres de la coquille argentée. Tam força sans parvenir à se rapprocher davantage de l'œuf. « Il a un mur invisible qui l'entoure !

– Ah bon ? Je peux le toucher ? Ce ne serait pas l'œuf !

– Non. La princesse n'a dû toucher que ce mur, aussi.

– Peut-être qu'il n'était pas là dans le temps. Peut-être qu'il a poussé, comme les cultures. »

Tirillé entre fierté et irritation face à sa présence d'esprit, Tam fronça les sourcils. « N'y touche pas, Juli. On ne sait jamais, tu pourrais être déjà enceinte. »

Elle obéit, puis recula de trois pas pour étudier l'objet. Soudain, son visage s'illumina. « Tam ! C'est peut-être un miracle pour nous aussi ! Pour toute la famille !

– Toute la...

– Nan, Calie et Suze ! Et tes cousines ! Ô, si elles viennent ici et qu’elles touchent l’œuf, ou le mur de l’œuf, peut-être qu’elles tomberont enceintes comme la princesse, grâce à Dieu en personne !

– Je ne pense pas que...

– Si on revenait en hiver, qu’on faisait de courtes étapes et qu’on savait d’avance où trouver l’eau, elles tomberaient toutes enceintes ! Tu pourrais les convaincre, chéri ! Tu es le seul qu’elles écoutent... le seul que *tes parents* écoutent, même. Le seul capable de faire des plans et de les réaliser. Tu le sais bien. »

Elle le dévisageait avec adoration. Tam sentit une chaleur l’envahir. Ô, même illettrée, elle était futée. Ses parents à lui étaient vieux, quarante ans au moins, et ils n’avaient jamais été aussi futés que leur fils. Voilà pourquoi Mamie lui avait appris directement des tas de choses — qu’elle tenait de sa propre grand-mère qui avait vécu l’Effondrement.

Il prit la parole avec une lenteur pesante, délibérée. « Si les ouvriers agricoles de la famille restent à s’occuper des cultures, on pourrait amener ici les chèvres et les femmes infertiles. Par petites étapes, je crois bien, avant l’automne. À condition de relever à l’avance les points d’eau sûrs.

– Ô, je sais que tu y arriveras ! »

Il fronça les sourcils, l’air pensif, puis tendit à nouveau la main pour toucher l’œuf silencieux et inaccessible.

Juste avant que le petit groupe ne quitte la ferme Wilkinson, le Dr Sutter surgit sur son VTT.

Pourquoi fallait-il qu’il arrive maintenant ? Tam détestait le Dr Sutter et ses airs supérieurs. Il passait en vélo dans les fermes et les villages, soi-disant « pour aider les gens ». Ô ! Il n’aidait guère les Wilkinson, qui constituaient leur *propre* village. Pas eux, non. Ô, même s’il avait apporté de l’hôpital de Saint Paul quelques remèdes pour les os douloureux de Mamie, et pour la fièvre de Suze, il n’avait pu empêcher les sœurs de Tam — ni quiconque, au bout du compte — de naître difformes. Par ailleurs, sa « formation médicale » ne pouvait rien contre la stérilité de Suze, de Nan ou de Calie. Pourtant, il continuait à regarder de haut l’individu le plus intelligent de la famille : Tam.

« J’ai peur », annonça Suze. Elle chevauchait le mulet familial ; les autres allaient à pied. Outre Suze, il y avait là Calie, puis Jack, le cousin de Tam, qui guidait Nan, puis les oncles Seddie et Ned, tous deux armés, et enfin Tam et Juli, qui s’attardait pour parler, les yeux brillants, à Sutter. Tam était déçu : après la lune de miel, un premier bébé se faisait encore attendre.

« Il n’y a rien à craindre, Suze, dit-il. Juli ! C’est l’heure de partir ! »

Elle le rejoignit d’un pas guilleret. « Dave vient aussi ! Il dit qu’il a plusieurs semaines de vacances et qu’il aimerait voir l’œuf. Il connaît son existence, Tam ! »

Ben voyons... Il serra les lèvres sans un mot.

« Il dit qu’il vient des gens d’un autre monde, pas de Dieu, et que...

– D’après Mamie, il venait de Dieu, rétorqua le garçon d’un ton sec qui fit s’immobiliser Juli.

– Tam...

– Je lui toucherai un mot, à Sutter. Venir te raconter ces mensonges des villes... Va tenir compagnie à Suze. Elle a peur. »

Juli, dont les yeux avaient perdu leur éclat, obéit. Tam se promit de dire son fait à Sutter sitôt qu’il aurait son groupe en ordre de marche. *Bien sûr* que l’œuf venait de Dieu ! Mamie l’avait affirmé ; et sinon, de toute manière, à quoi aurait servi cette expédition qui retirait des mains à la ferme — même si on était au milieu de l’été, entre les semailles et la récolte.

En fin de compte, les tâches s’enchaînant, il ne trouva le temps de parler à Sutter qu’au soir, lorsqu’ils campèrent au bord du premier lac. Calie et Suze dormaient ; assis autour d’un bon feu, les autres digéraient leur dîner de pain de maïs et de lapin grillé. Quelque part dans le noir, un loup hulula.

« Il y en avait beaucoup plus dans mon jeune âge, nota l’oncle Seddie qui approchait des soixante-dix ans. Drôle de truc : ceux qu’on capture ne sont presque jamais difformes. Pas comme les lapins ou les grenouilles. Les grenouilles, ce sont les pires.

– Les loups ne se sont réimplantés au Minnesota qu’après l’Effondrement, déclara Sutter. Au Canada, ils étaient moins exposés aux perturbateurs endocriniens. Les grenouilles ont toujours dégusté : les animaux aquatiques sont très sensibles aux facteurs environnementaux. »

Qu’il emploie certains des mêmes mots que Mamie ne le rendait pas plus sympathique à Tam. Ce dernier ignorait ce que ces termes signifiaient et n’avait aucune intention de le lui demander.

Mais Juli, si. « Ces per... pertu... c’est quoi, docteur ? »

L’autre lui sourit, ses dents blanches étincelant à la lueur du feu. « Des polluants environnementaux qui se lient à des sites récepteurs dans le corps au point de mettre à mal ses fonctions normales. Ils affectent surtout les fœtus. Peu avant l’Effondrement, ils ont atteint une masse critique inattendue et voilà que le monde entier a connu des soucis de fertilité, des troubles neurologiques, des déficiences de la... Pardon, Juli, vous m’avez lancé sur ma marotte médicale. Ce que je

N138. « Patent Infringement ». In : *Galaxy's Edge*, # 21, périodique, juillet 2016.

N139. « Pyramide ». In anthologie composée par Ian Whates : *Now We Are Ten : Celebrating the First Ten Years of NewCon Press*. Alconbury Weston, UK : NewCon Press, 2016.

N140. « Canoe ». In anthologie composée par Nick Gevers : *Extrasolar*. Hornsea, UK : PS Publishing, 2017.

N141. « Dear Sarah ». In anthologie composée par Jonathan Strahan : *Infinity Wars*. Twickenham, UK : Solaris, 2017.

Retrouvez Nancy Kress sur l'internet :

Site de Quarante-Deux/exlibris : <http://q-d.fr/4I>

https://fr.wikipedia.org/wiki/Nancy_Kress

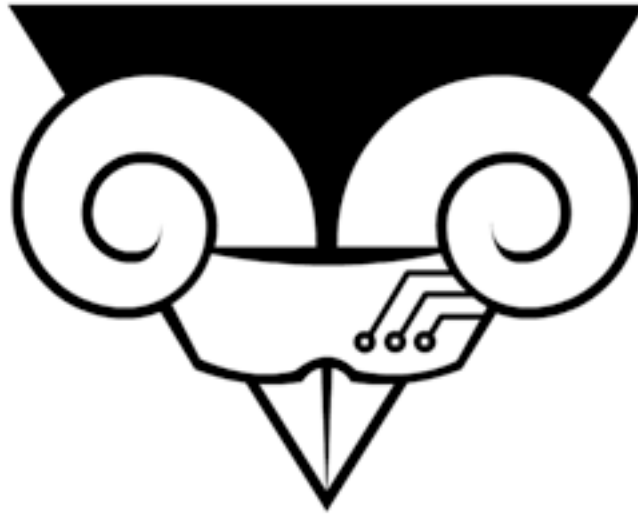
http://www.bdfi.net/auteurs/k/kress_nancy.php

<http://www.noosphere.org/icarus/livres/auteur.asp?numauteur=309>

... et surtout son site personnel en anglais : <http://nancykress.com/>

octobre 2017 (Version 1.2.1)

© Alain Sprauel



e-Belial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur e.belial.fr

Venez discutez avec nous sur forums.belial.fr

Suivre Le Béalial' sur [Twitter](https://twitter.com/LeBéalial) et sur [Facebook](https://www.facebook.com/LeBéalial) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à ebelial@belial.fr. Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.